



Éditorial

Le Mythe paradoxal du mérite : souffrir pour produire et galérer pour le prouver... le double défi des jeunes chercheurs africains

The paradoxical myth of merit: suffering to produce and struggling to prove it...
the double challenge for young African researchers

Soumaila BOUBACAR

Introduction

En Afrique, la recherche médicale représente une part infime de l'activité scientifique mondiale (environ 1 % des publications scientifiques) et souffre d'un sous-financement chronique. Les pays d'Afrique subsaharienne consacrent en moyenne seulement 0,2–0,3 % de leur PIB à la recherche, contre 2,4 % dans les pays de l'OCDE [1]. Ce retard de financement se traduit par une faible production scientifique continentale et alimente la fuite des cerveaux vers des horizons offrant de meilleures conditions de travail. Dans ce contexte, les jeunes médecins-chercheurs africains font face à une double difficulté : « souffrir pour produire » (mener des travaux de recherche dans un environnement contraint) et « galérer pour le prouver » (faire reconnaître et valoriser ces travaux sur la scène scientifique). Cet éditorial se penche sur ces deux versants du problème, en illustrant les obstacles structurels à la recherche en Afrique et les barrières à la diffusion des résultats, avec l'appui de publications scientifiques récentes.

Souffrir pour produire : un environnement peu propice à la recherche

Les jeunes chercheurs en médecine en Afrique doivent composer avec des conditions de travail qui entravent leur capacité de produire des travaux scientifiques. D'une part, le manque de financements entraîne un cercle vicieux de pénuries et de surcharge. L'insuffisance des budgets alloués à la recherche se traduit par des infrastructures limitées (laboratoires, équipements, connexions internet) et un effectif réduit de personnels dédiés. Une enquête menée auprès de chercheurs africains dans 27 pays a montré que 73 % d'entre eux identifient le manque de financement comme obstacle principal, plus de la moitié soulignant également le déficit d'équipements adéquats et le manque de temps disponible pour la recherche [3]. La plupart de ces chercheurs cumulent des fonctions cliniques et d'enseignement très prenantes, ne bénéficiant que de peu ou pas de temps protégé pour leurs activités de recherche. La lourdeur des charges cliniques et pédagogiques (nombre élevé de patients à prendre en charge, heures d'enseignement et tâches administratives) laisse peu

d'opportunités de se consacrer à la science [2]. Face à ces contraintes, beaucoup cherchent des stratégies pour avancer tant bien que mal dans leurs projets de recherche. Les jeunes chercheurs africains expriment le souhait de disposer de plus de temps dédié à la recherche et de mieux-être encadrés par des structures de soutien efficaces [2]. Faute de cela, la mobilité internationale apparaît souvent comme un recours pour échapper temporairement aux conditions locales difficiles. Les chercheurs africains ayant pu séjourner à l'étranger récemment ont, en moyenne, obtenu plus de financements et publié davantage que ceux n'ayant pas eu cette opportunité [2].

Galérer pour le prouver: des obstacles à la reconnaissance scientifique

Même lorsque les chercheurs africains parviennent à mener un projet de recherche jusqu'au bout, la valorisation de leurs résultats s'avère être un parcours du combattant. Le premier écueil est souvent linguistique. Sur le continent africain, de nombreux chercheurs s'expriment et publient en français, en portugais ou dans d'autres langues locales, alors que la langue dominante de la science mondiale est l'anglais. Cette situation crée une double exclusion pour les non-anglophones [6]. Un atelier international en 2019 a mis en évidence le profond isolement linguistique des chercheurs francophones d'Afrique, soulignant que leurs préoccupations restent largement inaudibles dans la sphère scientifique anglophone [5]. Le deuxième obstacle majeur tient à la barrière financière de la publication scientifique. L'essor du libre accès s'est accompagné du modèle des frais de publication à la charge des auteurs (APC). Ces APC représentent des montants prohibitifs dans le contexte africain, pouvant aller en moyenne de 800 USD à plus de 11 000 USD par article [4]. Pour un chercheur dont le salaire mensuel dépasse rarement quelques centaines de dollars, il s'agit là d'une somme exorbitante [4]. Enfin, un obstacle plus insidieux compromet la visibilité des travaux des chercheurs africains: la faible notoriété des revues africaines elles-mêmes dans le paysage scientifique

international. Ces revues scientifique africaines ne pourront retrouver une notoriété internationale que si deux conditions essentielles sont réunies.

D'abord, les auteurs africains eux-mêmes doivent faire le choix délibéré de publier dans les revues du continent. Chaque article soumis à une revue africaine renforce sa crédibilité, augmente son impact et contribue à bâtir un écosystème scientifique solide, autonome et durable. Soutenir nos propres revues, c'est investir dans l'avenir de la recherche africaine.

Ensuite, il est indispensable de publier davantage en anglais. Non pas pour renier nos langues, mais pour rendre nos travaux visibles à la communauté scientifique mondiale, qui reste majoritairement anglophone. Le monde a besoin des données africaines : nos réalités épidémiologiques, nos innovations cliniques, nos problématiques de santé publique. Si ces connaissances sont accessibles en anglais, la communauté internationale sera naturellement amenée à consulter et citer les revues africaines.

Autrement dit, publier localement et écrire davantage en anglais. L'union de ces deux choix (Le privilege des revues africaines et l'ouverture linguistique) permettra enfin à la science africaine d'occuper la place qu'elle mérite dans le concert des savoirs mondiaux.

Le monde académique africain reste encore prisonnier d'un héritage colonial tenace, d'un mimétisme scientifique qui bride l'imaginaire et stérilise l'audace. Trop souvent, nos écoles reproduisent des modèles venus d'ailleurs, et nos chercheurs se battent pour exister dans un système qui valorise davantage la conformité que la créativité. Pourtant, l'Afrique n'a jamais eu autant besoin d'une pensée scientifique enracinée, libre et visionnaire. L'autonomie intellectuelle n'est pas un luxe, mais une urgence vitale. Elle suppose d'oser penser en dehors des cadres imposés, de puiser dans nos savoirs endogènes, nos langues, nos réalités, pour bâtir une science qui nous ressemble et qui soit également utile au reste du monde. Investir dans des institutions solides, soutenir nos propres revues et encourager la relève académique, c'est redonner souffle à notre

souveraineté scientifique. Le véritable leadership africain ne consistera pas à suivre, mais à créer, à transformer la souffrance de produire en puissance d'innover [6].

Conclusion

« Publier ou périr »: cet adage bien connu prend une résonance particulière sous les tropiques. Les jeunes chercheurs africains en médecine « périssent » souvent avant même de publier, tant ils doivent se battre pour produire des recherches dans des conditions adverses, puis redoubler d'efforts pour les faire connaître et reconnaître. Les obstacles évoqués (financement dérisoire, surcharge clinique, isolement linguistique, barrières financières à la publication, faible visibilité des revues locales) dressent le portrait d'un système contraignant. Des initiatives émergent toutefois : augmentation progressive des budgets nationaux de Recherche et développement, programmes de mentorat, politiques de science ouverte et efforts pour mieux indexer les revues africaines. L'excellence scientifique ne devrait pas dépendre du passeport ni de la langue. Souffrir pour produire et galérer pour le prouver ne devrait pas être une fatalité, mais un défi collectif à relever pour que la recherche africaine trouve la place qu'elle mérite.

*Correspondance

Soumaila BOUBACAR

abounadjma@yahoo.fr

Disponible en ligne : 22 Janvier 2026

1 : Coordonnateur du Repremaf (Réseau de Promotion de la Recherche Médicale en Afrique)

2 : Neurologue, Service de Neurologie, Hôpital National Amirou Boubacar Diallo de Niamey, Niger

© Journal of African Clinical Cases and Reviews 2026

Conflit d'intérêt : Aucun

Références

- [1] Campus France, WATHI. Enjeux de la recherche et développement en Afrique de l'Ouest. WATHI – Le bulletin. 2019.
- [2] Coussens A, et al. Des défis pour les jeunes scientifiques africains. *Nature* (éd fr). 2021 Nov 10.
- [3] Conradie A, Duys R, Forget P, et al. Barriers to clinical research in Africa: a quantitative and qualitative survey of clinical researchers in 27 African countries. *Br J Anaesth*. 2018;121(4):813-21.
- [4] Mazouzi R, Longmene Kaze B, Rodrigues M, Massarani L, Badr H. Publication en libre accès : les scientifiques africains « exclus ». *SciDev.Net*. 2021 May 19.
- [5] Roca A, Boum Y, Wachsmuth I. Plaidoyer contre l'exclusion des francophones dans la recherche en santé mondiale. *Lancet Glob Health*. 2019;7(6):e701-2.
- [6] Boubacar S. Le leadership académique en Afrique : entre suivisme scientifique et quête d'originalité. *Rev Int Chercheur*. 2025;6(3):375-82.

Pour citer cet article :

S Boubacar. Le Mythe paradoxal du mérite : souffrir pour produire et galérer pour le prouver...le double défi des jeunes chercheurs africains. *Jaccr Africa* 2026; 10(1): 47-49

<https://doi.org/10.70065/26101.jaccrAfri.008L012201>